

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. AKORIEU, Administrateur-Délégué.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with weather forecasts for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M., listing temperature in Fahrenheit and Centigrade.

La réorganisation de l'armée belge.

Il se confirme pleinement que le cabinet de Broqueville est décidé, à proposer, dès la rentrée du Parlement, des mesures sérieuses pour mieux assurer la défense de la Belgique.

D'autre part, on donne des indications précises sur les grandes lignes du projet élaboré par le gouvernement et qui, s'il est réalisé dans cet esprit, constituera une véritable réforme militaire.

formée avec les hommes non rappelés du service actif et avec l'actuelle garde civique.

Le service dans la territoriale serait du jusqu'à quarante ans. avec dix classes de milice et la garde civique, on obtiendrait ainsi une armée territoriale d'environ 250,000 hommes et qui serait affectée à la garde des communications et au renforcement éventuel de la défense des forteresses, de manière que l'armée de campagne, dans sa totalité puisse se porter contre l'invasion éventuelle du territoire belge.

CHOSSES ET AUTRES

Beaucoup de gens ignorent certainement d'où vient l'expression populaire: "C'est un sale coup pour la fanfare!"

C'était le 4 août 1870, à Wissembourg; le 1er tirailleurs se préparait à attaquer le plateau de Schwecken, quand les Bavarois ouvrirent le feu.

C'est en voyant ce désarroi qu'un Parisien, capitaine des tirailleurs, s'écria en riant: "Sale coup pour la fanfare!"

L'expression est restée. Mais c'est au bas du plateau de Schwecken, près Wissembourg, qu'elle a été créée.

Un juge américain interrogeait une femme accusée d'un crime et cherchait à contester l'alibi invoqué par son avocat.

Pardon, Votre Honneur, dit le défenseur, vous pourriez par l'audition des témoins, vous convaincre que Mme W... n'était pas à cette heure-là sur le lieu du crime.

—Et pourquoi? Pour l'excellente raison que sa femme de chambre lui présente, était en train d'onduler ses cheveux.

Le juge hochait la tête et répliqua, bourru: — Ça, c'est un alibi pour les cheveux de l'accusée, et non pour elle-même.

On dit d'un homme qui a trop sacrifié à Bacchus: qu'il a bu; qu'il est ivre; qu'il est saoul; qu'il est dans les nuages; qu'il est pompette; qu'il est casquette; qu'il titube; qu'il festonne; qu'il est complet; qu'il est parti pour la gloire; qu'il est gris; qu'il est pris de vin; qu'il est pocharé; qu'il est paf; qu'il a un coup de soleil; qu'il a un coup de piston; qu'il a une pistache; qu'il a son jeune homme; qu'il a son sabre; qu'il a une culotte; qu'il a son plumet; qu'il a son pompon; qu'il est pauvre; qu'il a une bite; qu'il est en train; qu'il est dans les vignes du Seigneur; qu'il est en état d'ébriété; qu'il est

blindé; qu'il est plein; qu'il est sûr...

La langue française est riche. C'est à Louis XVI que remonte l'usage de manger les huîtres crues à Paris et c'est à cette époque que furent créées les fourchettes spéciales pour les manger. De nos jours, la mode de manger les huîtres crues est surtout en honneur aux Etats-Unis où on en fait une énorme consommation.

Un ambassadeur trop crâne. Une amusante anecdote fait rire tout Saint-Petersbourg.

Le comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne en Russie, possédait une tête des plus bizarres: son front est indéfiniment large et haut et fait penser à un énorme bocal de pharmacien.

Les Romains défendaient le vin aux femmes, ne leur permettant que le passum, sorte de piquette (eau et vin, passée sur des raisins séchés au soleil, et certains vins doux ou vins de fruits divers, pommes, poires, etc., analogues à nos cidres, poirés, etc.).

En somme, ces usages demeurent. Il est clair que la femme moderne n'agit guère autrement que les dames romaines et la consommation du café et surtout du thé n'était venue révolutionner les mœurs féminines de la table.

LA CORDE DE PENDU.

Le "Cri de Paris" raconte cette macabre histoire qui montre où en est le scepticisme parisien: Il y avait une fois un commissaire de police qui était l'ami d'un bijoutier. Un soir, le commissaire constata le suicide d'un pendu; il recueillit la corde et la donna au bijoutier en lui disant:

Elle vous portera bonheur. L'ingénieur commerçant, coupé la corde en très petits morceaux, enferma chacun d'eux dans une minuscule ampoule de verre cerclée d'or, et exposa ce porte-bonheur dans sa vitrine avec une étiquette qui constituait un véritable certificat d'origine.

Comme la boutique du joaillier était située dans un quartier où cerclés et tripots abondaient, l'ampulette s'enleva, comme de la broche. Le bijoutier fit sur l'opération de sérieux bénéfices et se trouva fort dépourvu quand sa provision de corde de pendu fut épuisée.

Un moment, il songea à la remplacer par la vulgaire ficelle achetée chez l'épicier du coin, mais s'eût été malhonnête. Il préféra donc s'adresser au commissaire qui devint son fournisseur attitré.

Le bijoutier fit de brillantes affaires. Mais, un jour, le commissaire obtint de l'avancement. Le préfet de police l'envoya dans un quartier où festonnaient les filles, souteneurs, escrocs, filous banquiers marrons, préteurs à la petite semaine, mais où les pendus sont aussi rares que dans la plaine de Saint-Denis.

Alors, la chance tourna. Le

commissaire qui avait, jadis, connu le succès, accumula gaffes sur bourdes.

On l'a donc expédié en disgrâce dans un quartier populaire. Et la veine va revenir. Car, dans les parages où il va opérer maintenant, le pendu abonde.

Un ambassadeur trop crâne

Une amusante anecdote fait rire tout Saint-Petersbourg. Le comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne en Russie, possédait une tête des plus bizarres: son front est indéfiniment large et haut et fait penser à un énorme bocal de pharmacien.

Et rabi de sa plaisanterie, le prince de X... ne comprit pas pourquoi ses invités prirent un air gêné ou éclatèrent de rire dans leurs assiettes, ni pourquoi M. de Pourtalès n'avait pas l'air content.

La folie du jeu.

Ne disons pas trop de mal des joueurs: la médecine vient de découvrir que ce sont des fous. Et elle en donne les raisons suivantes:

1. La débilité intellectuelle. Le joueur d'habitude joue sans avoir conscience de l'absence d'intérêt intellectuel de ses actes. Il les accomplit pour occuper son oisiveté, pour tuer le temps, pour s'amuser, comme le font les enfants dans leurs jeux.

2. La débilité intellectuelle. Le joueur d'habitude joue sans avoir conscience de l'absence d'intérêt intellectuel de ses actes. Il les accomplit pour occuper son oisiveté, pour tuer le temps, pour s'amuser, comme le font les enfants dans leurs jeux.

3. L'atténuation du sens moral. L'impulsion du jeu révé, dans certains cas, un caractère si impérieux qu'elle aboutit à l'abolition du sens moral. Il n'est pas rare de voir des joueurs compromettre les intérêts confiés à leur garde, ruiner leurs proches et commettre, pour donner satisfac-

tion à leur passion, les actes les plus graves et les plus irréfléchis.

Les mêmes psychologues désigneraient récemment que jaloux sont des monomanes relevant de la douche. Qui ne sait que l'irritabilité est une folie? "Ira furor brevis", disait déjà les anciens. Et ainsi de suite. Mais à tant de fous de par le monde, qui restera pour les garder?

Les trois filles de M. Dupont.

Un riche commerçant retiré des affaires, promène de bals en bals trois filles à marier.

Il disait rodemment à un prétendant possible: — Voyez-vous, Charlotte a reçu une éducation supérieure, elle vient d'entrer dans sa vingt-troisième année. Je lui donne cinquante mille francs de dot. Marie a trente-deux ans, je lui donnerai quatre-vingt mille francs. Quant à Joséphine, elle a quarante ans; c'est pourquoi je lui donnerai cent mille francs.

Le jeune homme hésite et répond avec intérêt: — Vous n'en auriez pas une approchant de la soixantaine?

THEATRES.

OPERA FRANÇAIS.

C'est jeudi prochain, 31 octobre, que s'ouvre à l'Opéra la saison 1912-13. Pour cette solennité artistique la direction a choisi "La Juive", le célèbre opéra d'Halevy, toujours très goûté de notre public.

Comme les principaux artistes paraissent dans cette œuvre, les habitudes de notre scène lyrique pourrout juger dès le début la troupe qui a recrutée M. Lloyde.

TULANE.

Il y a toujours foule au théâtre Tulane pour y entendre la magnifique troupe qui y joue "The Quaker Girl". Les principaux chanteurs qui soulèvent les applaudissements sont: "A Runaway Match" et "Tiptoe" M. Morley et Mlle Alt ont su captiver leurs auditeurs dès le début aussi, leur succès va-t-il en augmentant.

CRESCENT.

"The Rose of Kildare" qui est donnée cette semaine au théâtre Crescent est une des meilleures de la saison, aussi la salle est elle comble à chaque représentation. M. Fiske O'Hara est à tous les points de vue un artiste excellent; sa voix est des plus belles et sa diction des plus remarquables.

ORPHEUM.

Mlle Von Studdifford, dont le talent est vraiment remarquable, charme chaque jour la foule qui se presse à l'Orpheum pour entendre "The Wearin' of the Green".

Le Hickey Circus Comedy où apparaît la fameuse mule "Obeys" est toujours reçu avec le même enthousiasme qu'au premier jour et les seurs Stewart soulèvent à chaque représentation les plus vifs applaudissements.

CIRQUE BARNUM ET BAILEY

Comme les années précédentes le Cirque Barnum vient faire sa visite annuelle à la Nouvelle-Orléans où il donnera le samedi 2 et le dimanche 3 novembre quatre grandes représentations qui seront inaugurées par une parade samedi dans la matinée.

Le cirque dressera ses tentes à la White City, avenue Tulane. Ce cirque est connu dans le monde entier et est considéré comme le plus complet et le plus parfait en son genre.

Cette année le programme est entièrement renouvelé et à la place de la grande entrée habituelle, la représentation commença par un spectacle grandiose intitulé Cleopâtre, basé sur l'histoire de l'ancien e reine d'Egypte, plus de 1000 personnes y prennent part.

Il y a un ballet par les danseuses qui ont été exercées par M. Ottokor Bostick du Metropolitan Opera.

Les costumes sont d'une parfaite correction historique. Mlle Eugénie Selbon personnifie la sorcière du Nil.

Les éléphants paraîtront ensuite; le plus curieux est Koko, le "spibal pitcher".

Il y a aussi un grand nombre d'animaux savants qui ont été dressés et font preuve de la plus grande intelligence. Bref, les amateurs peuvent se réjouir, car le spectacle que leur présentera cette année Barnum et Bailey est sans contredit le spectacle du genre et promet d'intéresser même les plus indifférents.

Le procès du policier Becker.

New York, 23 octobre— M. John F. McIntyre, l'avocat de Becker, a déclaré pour la défense de son client que seul Jack Rose, le voleur, l'assassin, accusé Becker d'avoir été en rapport avec les meurtriers de Rosenthal. Il a dit aux jurés que d'abord ils devaient trouver, avant de condamner Becker, que les 4 bandits étaient coupables du meurtre, il a ajouté qu'ils ne pouvaient pas ajouter foi aux déclarations de Rose, de Schepps, de Webber et de Vallon parce qu'ils avaient témoigné pour sauver leur propre vie. Il a dit qu'ils ne devaient pas croire non plus les dépositions de Laban et de Hallen et a insisté que l'avocat de district, poussé par l'ambition, avait commencé des poursuites sur le témoignage des bandits.

Il leur a demandé d'examiner le cas très attentivement afin d'éviter toute erreur.

—Le défends, dit-il, un Américain, et non pas un voleur, tous ses accusateurs ont un caractère vil et appartiennent à la race des dégénérés, ils ont souillé la réputation sans tâche d'une grande cité, une cité où la générosité est proverbiale. L'avocat a fait remarquer aux jurés que dans le cas où ils jugeraient Becker coupable, des assassins seraient remis en liberté et pourraient agir de nouveau à leur guise.

Rose, a-t-il ajouté, avait une haine profonde contre Rosenthal et a inventé une histoire pour avoir la vie sauve, et pour arriver plus facilement à son but, il n'a trouvé rien de mieux que d'accuser un innocent. Il a ensuite comparé la vie de Becker

à celle de Rose. Si le criminel, a été commis par d'autres Becker est innocent, vous devez l'acquitter.

Il a ensuite réécuté à néant les témoignages de Hallen qui a rapporté une conversation de Becker avec White, qui d'après ce dernier et deux prisonniers n'a rien eu lieu.

Puis faisant allusion aux capacités de Becker il a ajouté que son client est trop intelligent pour s'être mêlé dans une affaire aussi embrouillée.

New York, 23 octobre— M. Aaron J. Levy a publié une partie de la confession de William Shapiro le chauffeur. Shapiro raconta les péripéties de la nuit du crime, et comment 4 des meurtriers étaient montés dans son auto à la 42ème rue.

Il déclare qu'il s'était arrêté devant le théâtre George Cohan et qu'il attendait depuis un quart d'heure quand il a entendu les coups de revolver et que regardant dans la direction de l'hôtel Métropole, il a aperçu les quatre hommes qui couraient vers son auto.

Dans son affidavit, il ajoute qu'il est parti lentement dans l'espoir que quelqu'un poursuivrait les assassins, dont l'un d'eux avait un revolver à la main.

Il ajoute qu'un des hommes lui a ordonné sous menace de mort d'aller plus vite.

Une femme tuée par vengeance

Bridgeport, Conn., 23 octobre — La police croit savoir que l'Italienne qui a été tuée mardi à Stratford par 5 Italiens, a été la victime d'un complot tramé à Chicago.

Trois des assassins ont été arrêtés; ce sont les nommés Jos Matter, Joe Bunano et Frank Pizzichini.

Au moment de son arrestation Runano avait sur lui le revolver avec lequel il avait tiré sur la victime et un bulletin de bagages envoyés également sur la femme, qui a été identifiée comme étant Rose Bunn, des lettres et des papiers venant de Chicago.

L'enquête se poursuit.

La International Harvester Company a versé \$13,500 00 à M. J. P. Moran et Compagnie.

New York, 23 octobre— M. J. P. Moran & Cie ont reçu 165,000 actions de l'International Harvester Company pour services rendus lors de sa formation. Ces actions valaient le 14 août 1912 \$13,500,000 d'après le témoignage de M. William Hamilton lors de sa comparution mercredi.

Il a produit un contrat, daté du 13 août 1907 et signé par M. Charles Deering, Cyrus A. McCormick, Harold F. McCormick, James Deering, Richard F. Howe, W. H. Jones et John J. Gleesmer, au sujet du dé, où des certificats.

CANADA

Explosion.

North Bay, Ont., 23 octobre— L'entrepôt de l'"Explosive Company" à Hailey, a été détruit mercredi par une explosion; plusieurs personnes ont été tuées, les dégâts matériels sont considérables.

On a identifié mercredi après-midi, les cadavres de sept personnes et on croit qu'il y a d'autres victimes. Il y a eu un certain nombre de blessés.

La danseuse gardait les fleurs,

renvoyait l'offrande coûteuse. Pour mieux décourager l'amour, elle offrait de ne pas le remarquer, dans les coulisses, où il rôdait durant des entr'actes entière sans oser s'approcher d'elle. Souvent, dans le couloir, elle le trouvait devant sa porte. Mais elle ne prononçait pas le mot qui l'eût autorisé à franchir cette porte, entr'ouverte seulement pour quelques instants.

Assés fut-ce avec stupéfait qu'elle l'aperçut chez elle, dans son salon.

— Lord Hawkebury!... murmura-t-elle. Ce fat la jolie jeune personne qui parla.

Sa voix gaillardie, avec un ombre d'accent, répondait à la grâce menue de ses traits, — car elle avait en tout petit visage, un haut de son long corps de roseau, — un tout petit visage perdu sous des vagues blondes de cheveux fous, qui déferlaient jusqu'au bord de son immense chapeau.

—Oui... lord Hawkebury... Frédéric Earl of Hawkbury, mon cousin, dit-elle. Vous le connaissez, je vois. Et moi, je suis lady Maud, comtesse de Carington.

Comme Flaviana la regardait, maète, l'Anglaise reprit: —Où vous étions que nous soyons ici. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas la danseuse... (elle se reprit avec une intention d'égards...) la grande danseuse

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. &

No. 19. Commencé le 4 octobre 1912

DU SANG DANS LES TENEBRES

GRAND ROMAN INEDIT

PAR DANIEL LESUEUR

PREMIERE PARTIE

FLAVIANA, PRINCESSE

—Surtout, Borie doit avoir fait passer votre femme De cela, nous ne doutons guère, n'est-ce pas? Vengeance d'a-

mour... soit. Mais comment un être pareil entend-il l'amour, la vengeance?... Tout prouve qu'il veut ignorer l'enfant. Tout semble indiquer qu'il veut ignorer le mari. Mais quand vous lui demanderez des comptes, quand sa police, pénétrera dans la vie de l'homme qui ose se mesurer avec lui, il l'ignorera plus...

... plus rien. Alors si votre balle de pistolet ou la pointe de votre épée ne le met pas hors d'état de nuire... gare à ce qui suivra! C'est ce qui suivra, que je me sois mi en tête d'empêcher.

Deloche eut un haussement d'épaules. —Tout cela est gentil de votre part, Tatiane, dit-il en affectant la légèreté. Mais c'est un peu trop féminin. Vous me traitez en enfant, et le prison Omiroff en croque-mort. Je ne sais pas l'an et il n'est peut-être pas...

—Eh! l'interrompt. —Je vais vous conter une de ces péccadilles, proféra-t-elle. Il y a deux ans, j'étais à Pétersbourg. On donnait de grandes fêtes. C'était, je crois, en l'honneur d'une visite de souverain. Une nuit, je me trouvais aux côtés, —un endroit, sur la Néva, où l'on s'amuse —des restaurants chics, comme dans votre Bois de Boulogne. Je n'y étais pas pour mon plaisir. L'accent de cette dernière phrase, et le regard qui la com-

mentait, firent couler un frisson dans le dos de Deloche. —Quand on remplit une mission comme la nôtre, reprit l'étudiant, il faut tout voir, tout savoir. Je me trouvais donc là avec des camarades—des étudiants, des journalistes. Omiroff aussi se trouvait là. Mais, lui, c'était pour son plaisir. Il faisait la fête avec des amis, des femmes. Faire la fête, pour un prince russe, cela ne va pas sans se griser. A leur table, on menait un tapage insolent. Les bouteilles de champagne arrivaient pleines, et, presque aussitôt, on les remportait vides. Malgré l'empressement des serviteurs, il se manqua. Boris réclama, cria. Il ne se connaissait déjà plus. Lorsque, après un léger retard, un garçon se précipita, le prince lui arracha des mains la bouteille qu'il apportait, et la lui brisa sur le crâne. L'homme tomba raide. Il était mort. Je l'ai vu, quand on l'emporta, qui ruisselait de champagne et de sang.

—Abominable!... murmura Deloche. Et ensuite?... —Ensuite! répéta Tatiane. Ensuite?... rien. —Mais il y eut une enquête?... —Où?... ricana Tatiane, la nôtre.

—Le meurtrier ne fut pas inquiété?... —Il le sera, dit-elle sèchement.

—Je comprends mieux votre indignation. —Non, réclama-t-elle, vous ne pouvez pas comprendre, car ce que je viens de vous raconter là est... (elle chercha le mot) ...ce n'est qu'une espègle de la prince Boris Omiroff. Contre lui et contre les siens, nous avons d'autres griefs.

Le jour même où Raymond Deloche avait cette courte et rapide conversation avec Tatiane Kachintzeff, Flaviana reçut une visite. C'était au commencement de l'après-midi. Elle se préparait à sortir avec Bertie. Première promenade de la petite convalescente. Une fête. On devait aller au Bois et goûter au pré de Catalan. Mais, comme Flaviana épita-gliait son chapeau, la seconde femme de chambre (car elle n'avait pas de domestique mâle), vint la prévenir que quelqu'un la demandait au salon.

—Au salon? Vous avez donc fait entrer? —Oui, madame. —Vous auriez dû répondre que je n'y étais pas. Voyez-vous... Au moment même où je m'en alla, et ensuite il sera trop tard pour mademoiselle Bertie.

Flaviana montrait bien rarement de l'impatience. Aussi, comme pour toutes les personnes très dées, son entourage ne tolérât pas chez elle la plus involontaire vivacité. Le femme de chambre pinça les lèvres.

—Et ce que dame? demanda encore sa maîtresse. —Une dame... Puis il y a aussi un monsieur. —C'est une dame et un monsieur. —C'est la dame qui a demandé après Madame, en disant qu'elle voulait absolument lui parler.

—Ce n'est pas un monsieur. En effet, ce n'était pas un monsieur. La vraie, — de raison, — c'était la pibou d'or que la jeune camarade venait de laisser couler dans la pochette de son coquet tablier à épaulettes en broderie.

—Vous ont-ils donné leur carte? Vous ont-ils dit leur nom, ses gens-là? —Je crois que ce sont des Anglais. —Ce n'est pas moi qui m'en soucie, observa Flaviana, qui ne comprenait rien à la stupide soudaine de sa femme de chambre. Allez leur dire que vous êtes trop trompée, que j'étais déjà sortie.

—Oh! madame... La danseuse n'insista pas. Elle était de ces personnes qui s'abaissent pour une corvée plutôt que de déployer toute leur autorité et de contrarier une domestique. Avec un léger soupir, elle se dirigea vers le salon, puis se retourna pour ajouter:

—Dites à mademoiselle Bertie que je reviens tout de suite... que j'ai mon chapeau sur la tête, et vais cogéler ces rascars.

Dans le salon, Flaviana vit d'abord une personne très grande, très jeune, qui lui parut très jolie et d'une élégance extrême. L'apparition était si étonnante, que la légère mauvaise humeur de l'étoile se dissipa à demi.

Mais, en dirigeant ses yeux vers le compagnon de cette inconnue, elle éprouva une commotion désagréable. Elle reconnaissait, en ce gentleman glabre, qui fixait ardemment sur elle deux larges yeux glaques, un des nombreux adorateurs qui marquaient la fidélité de leur admiration en occupant régulièrement leur fauteuil d'orchestre au National-Lyrique tous les soirs où elle dansait.

Celui-là, — le plus ancien peut-être, le plus tenace, — avait ses entrées au foyer, et il en profitait pour lui faire, une cour en règle. Bien qu'elle eût accepté qu'on le lui présentât, elle n'avait jamais consenti à le recevoir dans sa loge.

La danseuse gardait les fleurs, renvoyait l'offrande coûteuse. Pour mieux décourager l'amour, elle offrait de ne pas le remarquer, dans les coulisses, où il rôdait durant des entr'actes entière sans oser s'approcher d'elle. Souvent, dans le couloir, elle le trouvait devant sa porte. Mais elle ne prononçait pas le mot qui l'eût autorisé à franchir cette porte, entr'ouverte seulement pour quelques instants.

Assés fut-ce avec stupéfait qu'elle l'aperçut chez elle, dans son salon.

—Lord Hawkebury!... murmura-t-elle. Ce fat la jolie jeune personne qui parla.

Sa voix gaillardie, avec un ombre d'accent, répondait à la grâce menue de ses traits, — car elle avait en tout petit visage, un haut de son long corps de roseau, — un tout petit visage perdu sous des vagues blondes de cheveux fous, qui déferlaient jusqu'au bord de son immense chapeau.

—Oui... lord Hawkebury... Frédéric Earl of Hawkbury, mon cousin, dit-elle. Vous le connaissez, je vois. Et moi, je suis lady Maud, comtesse de Carington.

Comme Flaviana la regardait, maète, l'Anglaise reprit: —Où vous étions que nous soyons ici. C'est que, voyez-vous, ce n'est pas la danseuse... (elle se reprit avec une intention d'égards...) la grande danseuse